

L'égalité des chances à notre portée

PAR RÉAL BOISVERT
COMITÉ DE RÉDACTION

Ginette Paquet est allée à bonne école. Elle a d'abord fait ses classes avec Fernand Dumont de l'Université Laval dont on connaît les travaux en matière de théorie de la culture. Elle a étudié ensuite avec Marc Renaud, un pionnier en matière de sociologie de la santé et fondateur du Groupe de recherche sur les aspects sociaux de la santé et de la prévention. Et elle a complété son doctorat en sociologie à l'Université de Montréal sous la direction de Paul Bernard, sociologue et méthodologue réputé que nous accueillons dans ces pages dans notre dernière livraison. Elle est aujourd'hui chercheure à l'Institut national de santé publique. Son livre *Santé et inégalités sociales : un problème de distance culturelle*, publié en 1990, a influencé durablement la pratique de centaines d'acteurs du système de santé. En introduisant le concept de distance culturelle entre les classes populaires et les professionnels des organisations publiques, elle a mis à jour l'importance de prendre en compte les questions de conditions de vie et de culture pour comprendre, et pour réduire aussi bien sûr, les inégalités sociales de santé.

Son dernier livre, *Partir du bas de l'échelle*, vise un cran plus haut. Non seulement peut-on réduire les inégalités, pense-t-elle toujours, mais il faut désormais viser l'égalité sociale en matière de santé. Et pour ce faire, elle propose un certain nombre de pistes. Mais attention, il ne s'agit pas de suggestions de son cru, d'idées toutes faites soumises à l'improviste, de

quelques énoncés ficelés à la vaine qui finissent inéluctablement pas tomber dans la controverse et faire le bonheur des affairistes, plus enclins à briller que résolus à passer à l'action. Ginette Paquet n'a pas, pour le moins, la réputation de parler à travers son chapeau. Sa pensée est rigoureuse. Ses analyses sont approfondies. Ses conclusions sont éprouvées. *Partir du bas de l'échelle* en est la preuve éloquent.

D'entrée de jeu, l'introduction, remarquable résumé du livre en soi, pose les jalons de sa démonstration. En gros, l'égalité de traitement n'est pas synonyme d'égalité sociale devant la santé et devant la mort. La preuve en est que malgré « les progrès extraordinaires de la technologie et le développement de nouveaux outils de prévention et de traitement, les inégalités persistent » (p.7). Oui, les inégalités persistent, ici et ailleurs dans le monde; elles persisteraient, même si les personnes défavorisées adoptaient de bons comportements ou de saines habitudes de vie, car les inégalités ont partie liée avant tout avec le sentiment de contrôle sur sa destinée et la participation à la vie sociale, deux choses qui sont les moins bien partagées du monde; deux composantes donc sur lesquelles il faut agir, en particulier au moment de la petite enfance et auprès des jeunes enfants, cela grâce à des interventions bien ciblées comme la promotion de la présence des grands-parents ou la fréquentation d'une garderie de bonne qualité éducative; cela grâce à la mise en place des politiques publiques adéquates, des politiques pub-

liques visant à favoriser la réussite scolaire précoce, développant de façon optimale l'empowerment des personnes et misant sur le développement d'un réseau de qualité de Centres de la petite enfance.

Dans une note que Paul Bernard a adressée à l'auteur et à l'éditeur, celui-ci rappelle que la démonstration de Ginette Paquet est admirable, cela à un double point de vue: premièrement, dit-il, elle ne se contente pas d'illustrer son propos par des exemples pertinents, elle examine soigneusement les hypothèses adverses et elle laisse à la présentation des faits le soin de les rejeter; deuxièmement, elle se fait un devoir de choisir les éléments de preuve qui ont été obtenus grâce aux méthodes les plus exigeantes, en particulier au moyen des enquêtes longitudinales dont les analyses causales sont les plus robustes au plan de l'évaluation de l'efficacité des programmes ou des politiques publiques. À ce sujet, voici deux exemples éloquentes.

On a souvent entendu, dans le domaine du développement social en général ou en santé publique en particulier, le point de vue voulant que, si le revenu a un impact négatif sur la santé, la relation inverse peut être tout aussi vraie. Sans rejeter l'idée que la mauvaise santé a forcément un impact sur le bien-être des personnes, Ginette Paquet rappelle que cette explication est néanmoins marginale. Mieux encore, les études transversales ont tendance à sous-estimer l'effet d'un bas revenu sur la santé. « C'est la persistance dans le temps d'un



GINETTE PAQUET

bas revenu qui est le plus associée à l'augmentation du taux de mortalité», précise-t-elle (p.16). Et puis, les données recueillies de façon longitudinale nous démontrent au surplus que, à santé initiale comparable, au bout d'un certain temps, c'est la précarité de l'emploi ou des revenus qui expliquent les écarts observés au plan de la mortalité. Et ce n'est pas tout. Il est bien connu que la relation entre le revenu et la santé évolue en forme de gradient. Ce sur quoi on insiste moins par contre, c'est que les effets de cette relation, ou son amplitude, sont beaucoup plus délétères au bas de l'échelle sociale en comparaison, surtout dans une situation de pauvreté persistante. Voilà qui est clair! Car, s'agissant de réduire les inégalités, il faut d'abord développer un solide consensus sur une question préalable, soit la présence et les effets des inégalités sociales en matière de santé.

PAQUET, GINETTE.
PARTIR DU BAS DE L'ÉCHELLE, DES PISTES
POUR ATTEINDRE L'ÉGALITÉ SOCIALE EN MATIÈRE DE SANTÉ,
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 2005, 153 PAGES.



Après que nous nous soyons entendus sur ce point, reste à partager le même entendement en ce qui concerne la réduction des inégalités et l'atteinte de l'égalité sociale en matière de santé. Pour ce faire, Ginette Paquet a épluché un nombre incalculable de programmes américains et européens évalués avec des protocoles expérimentaux ou quasi expérimentaux. Elle s'est également concentrée sur l'analyse scrupuleuse d'une masse impressionnante de données colligées par deux grandes enquêtes populationnelles conduites par l'Institut de la Statistique du Québec. De là sont issus deux constats incontournables : un, l'importance de la petite enfance sur la santé de l'âge adulte; deux, la nécessité de l'intervention précoce et de l'éducation pré-scolaire. Dans le premier cas, l'analyse permet d'identifier quelques facteurs de protection simples et efficaces. Parmi eux, notons des mesures comme celles qui consistent à soutenir l'allaitement maternel, en milieu défavorisé, à aider davantage et mieux les familles monoparentales, à éliminer la fumée secondaire dans les maisons, à surveiller de manière accrue l'embonpoint et les caries dentaires, à encourager le resserrement des liens intergénérationnels et à mieux développer les services de première ligne. Dans un deuxième temps, pour que ces interventions aient des effets substantiels et durables, il importe de contrer les graves conséquences de l'échec scolaire, cela avec des interventions précoces, d'intensité élevée et soutenues par un enseignement

amélioré. Mais attention : « *Ce que les études rigoureuses démontrent, c'est qu'il n'y a pas de potion magique qui, administrée pendant une année ou deux, puisse assurer le succès des enfants défavorisés tout au long de leur carrière scolaire et professionnelle. Les données fiables indiquent que pour réduire l'échec scolaire des enfants issus des milieux pauvres, il faut une stratégie préventive d'ensemble* » (p. 122).

Après avoir insisté sur la présence des inégalités et de leurs conséquences en soi et une fois démontré le fait que des données probantes nous disent qu'elles ne sont pas une fatalité, qu'on peut parfaitement les réduire pourvu que certaines conditions soient réunies, il reste maintenant à insister cette fois sur la mécanique qui explique en quoi les inégalités sociales se transforment en inégalités de santé. C'est l'objet du chapitre 3 du livre, véritable petit bijou de démonstration encore une fois.

Passé un certain seuil, la situation socio-économique d'un individu n'explique pas son état de santé. On le voit très bien en comparant par exemple les taux d'espérance de vie observés au États-Unis avec ceux de certains pays européens. Il faut donc se tourner vers certaines variables médiatrices capables d'expliquer pourquoi certains, au plan de la santé et du bien-être, s'en tirent mieux que d'autres. Pourquoi d'aucuns ont-ils plus de résilience que d'autres ? Pourquoi résistent-ils si bien au stress par exemple ? Ginette Paquet explore

ici minutieusement les liens qui unissent le social et le biologique. Pour simplifier, elle rappelle que la présence d'un stress prolongé entraîne une augmentation significative des glucocorticoïdes, ce qui provoque une diminution des fonctions digestives, en conséquence une baisse d'énergie et une augmentation de la tension artérielle, un affaiblissement du système immunitaire : autant de conditions favorables à la survenue des problèmes cardiovasculaires et du cancer. Or, ce sont justement les personnes dont les conditions socio-économiques sont les moins bonnes, celles qui exercent le moins de contrôle sur leur environnement ou qui se retrouvent les plus isolées qui subissent les stress les plus violents et les plus prolongés. Le cocktail est plutôt explosif : manque de ressources protectrices, situations de vie qui additionnent les renforcements négatifs, attentes irréalistes, absence de maîtrise de soi, frustration, tension permanente, impuissance et désespoir. Inversement, les personnes au haut de l'échelle sociale... Il suffit de faire les enchaînements inverses pour arriver au résultat

contraire...Ceux qui ont toujours voulu tout savoir sur ce qui se cache dans la boîte noire qui s'interpose entre les conditions de vie et leurs conséquences sur la santé et le bien-être sont ici servis à souhait !

« *Intervenir sur le contrôle de sa destinée individuelle et communautaire* » (p.123), dites-vous ? Accroître la participation sociale de ceux qui sont au bas de l'échelle ? Pour le moins ! Mais surtout, les acteurs du développement social ont, avec le livre de Ginette Paquet, une raison de plus pour croire qu'il est possible de vivre dans un monde meilleur.

Bonne lecture !